



VOL. I.—No. 6.

MONTREAL, SAMEDI, 12 FEVRIER, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50.
{ PAR NUMERO 5 CENTIMS.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la correspondance envoyée par le fameux Riel, à notre collaborateur Siméon Sérioux.

Nous espérons que notre spirituel collaborateur voudra bien continuer de nous faire part des correspondances de son ami Riel.

MISSION DES GOUVERNEMENTS.

Si la mission de ceux que Dieu appelle au gouvernement des nations, est grande et honorable, il faut avouer aussi qu'elle comporte des responsabilités et des devoirs d'une suprême importance.

La science du gouvernement, malgré l'expérience des siècles, tourne presque constamment dans le cercle fatal où l'humanité s'agite depuis six mille ans. A certaines époques elle semble prendre un essor irrésistible vers les sommets de la perfection, on dirait qu'elle s'alimente aux sources même de l'autorité divine; illuminée des plus sublimes clartés du génie humain, elle a des rayonnements qui se projettent sur plusieurs générations.

Soudain, au sein de ses plus grands triomphes, elle est prise de vertige, les ténèbres se font autour d'elle, elle chancelle, elle tourne sur elle-même et retombe dans son impuissance.

Vieille comme le monde et comme lui toujours nouvelle, partageant les grandeurs et les faiblesses, les vertus et les vices de l'humanité, jouet de toutes les passions et d'illusions sans nombre, elle cherche vainement à briser les barrières qui la séparent de l'infini, toujours elle rencontre le doigt de Dieu qui lui dit: tu n'ira pas plus loin.

Les peuples impatients se lèvent quelque fois, la hache à la main; frappent à coups redoublés sur les trônes et les institutions établies qui s'affaissent avec fracas, et lorsqu'après avoir tournoyé pendant quelque temps dans une trombe de sang, ils tombent épuisés sur les ruines fumantes qu'ils ont faites, ils aperçoivent avec stupeur, debout devant eux, le spectre qui les effrayait tant: le sang versé pour la liberté avait fécondé le despotisme.

Il est un progrès qui à lui seul suffirait pour récompenser l'humanité de ses labeurs et de ses souffrances, c'est celui de la liberté individuelle, de la dignité de l'homme. Les peuples ne sont plus de vils troupeaux tremblant sous le fouet d'un tyran, condamnés à l'abrutissement du despotisme: Ceux qui les gouvernent sont leurs serviteurs plutôt que leurs maîtres.

Qu'importe la forme du gouvernement, et le nom, les attributs extérieurs de l'autorité, pourvu que l'homme soit ennobli dans son cœur et son intelligence, que ses besoins soient connus et satisfaits, que sa volonté soit respectée.

Les chefs des nations, qu'ils soient rois, empereurs, despotes, sont forcés d'appuyer leurs trônes sur les épaules du peuple, de respecter ses croyances, ses sentiments, d'écouter ses vœux et ses plaintes.

L'expansion, dans le monde entier des principes du gouvernement constitutionnel, est la plus belle manifestation de ce progrès social et politique qui fait la gloire des temps modernes. Ce système de gouvernement remplit dans l'ordre politique le rôle de la soupape de sûreté dans l'ordre physique, il évite ces grands coups de foudre qui mettent en pièces une société en détournant, à mesure qu'ils se forment, ces courants électriques qui la traversent quelquefois. Système admirable de pondération, d'é-

quilibre de tous les pouvoirs, de toutes les influences et des intérêts multiples dont se compose une société, il donne à chacun la place qui lui convient et la part d'influence qu'il a droit d'avoir, et ouvre un noble champ, de vastes horizons à toutes les légitimes aspirations, à tous les talents, aux plus nobles facultés. Il apprend aux hommes à se connaître, à s'aimer, en les forçant de se rapprocher, de s'entraider et de se soutenir mutuellement, il élève et ennoblit les cœurs et les intelligences en les faisant converger vers l'amour et le service de la patrie. De cet heureux contact de tant d'éléments puissants jaillit cette noble émulation, cette ardeur pour le travail et le bien qui font les nations grandes et fortes, quand elles savent se mettre à la hauteur de leurs institutions.

L'Angleterre donne au monde, depuis plus de deux siècles, le spectacle des grandes choses que peut produire ce régime politique. Voyez comme elle marche majestueusement à la conquête de ses destinées, opérant sans secousses violentes des réformes sociales et religieuses qui, dans d'autres pays, auraient coûté des flots de sang. Tous les peuples envient sa bonne fortune, contemplant avec admiration ses succès et tentent de marcher sur ses traces.

La Providence, en nous forçant de passer par la force des armes sous son drapeau victorieux, nous a appris à apprécier et chérir des institutions politiques, qui nous ont donné les moyens de conserver l'héritage national que la France nous avait légué, malgré les antipathies et le fanatisme de ceux qu'elle chargea de nous gouverner. Les luttes politiques que nous avons traversées, les progrès que nous avons réalisés, démontrent que nous avons su tirer parti, malgré elle, de ses institutions, pour sauvegarder les droits de notre origine; mais ne pourrions-nous pas y puiser des éléments plus actifs de progrès et d'agrandissement pour notre nationalité? N'existe-t-il pas, dans notre organisation sociale des lacunes que le patriotisme de ceux qui ont en mains nos destinées pourraient combler?

Ce sera l'objet de nos remarques dans un prochain numéro.

L. O. DAVID.

ULTRAMONTAINS ET GALLICANS.

L'approche et l'ouverture du Concile ont donné lieu en France à de belles luttes intellectuelles. On se rappelle le manifeste du "Correspondant," la mordante appréciation qu'en fit Louis Veuillot, les lettres de Mgr. Dupanloup, et l'explosion d'assez justes colères que les écrits de l'illustre prélat provoquèrent parmi ceux qu'on est convenu d'appeler "Ultramontains."

Ces luttes, dont Mgr. Maret, par son trop malheureux ouvrage, avait donné le signal, ont eu dans ce pays un puissant retentissement. La presse s'est emparée des pièces du procès, les a publiées, discutées et disséquées. A Québec, la guerre se continue encore, et menace de prendre des proportions alarmantes. Des abbés, des journalistes, des hommes de beaucoup de savoir et d'infiniment d'esprit sont descendus dans l'arène, et se lancent des traits qui nous donnent furieusement envie d'être au milieu des combattants.

Il nous est bien agréable de voir notre vieille capitale se passionner ainsi pour de grandes idées, et prendre feu

dans d'aussi belles joutes littéraires, religieuses et philosophiques: cela la dédommage de son peu de progrès matériels, la rachète de la mauvaise réputation qu'elle s'est faite dans le monde des affaires. Elle continue d'assurer sa double suprématie: ses femmes portent le sceptre de la grâce et de la beauté, et ses écrivains, celui de la supériorité littéraire.

Le débat, en se perpétuant, a changé de face; on s'en nuait évidemment à se battre à l'étranger et au delà des mers. On a tout transporté ici: le champ de bataille, les chassepots et les pièces de gros calibre; en somme, on voulait *naturaliser* cette guerre. Et nous devons ajouter en toute justice, que malgré l'éclat des généraux de l'abbas, les combattants du pays ont encore donné un immense intérêt à la continuation de la guerre.

Nous devons, toutefois, faire nos réserves; si nous n'avons qu'à approuver, qu'à admirer dans la forme des discussions et l'habileté des polémistes engagés, il n'en est pas de même du fonds, des principes qui sont la cause et l'objet du débat. Nous ne comprenons pas, nous, qu'il puisse y avoir parmi les catholiques du Canada autre chose que des Ultramontains. L'essence de la doctrine gallicane et notre état social et politique nous font un impérieux devoir d'être *ultramontains*. Le gallicanisme n'est pas né avec la Déclaration de 1682, ni avec les fameux articles organiques. Il est né le jour où quelques souverains de France, gonflés de l'orgueil de leur puissance et jaloux de tout ce qui pouvait porter ombrage à leur despotisme et à leurs prérogatives, ont imaginé de soustraire le clergé français à la juridiction et à la suprématie absolue du Pontife Romain. L'essence, le principe du gallicanisme fut donc l'insubordination, la révolte religieuse, suscitée par les jalousies impériales; le but secret, inavoué à l'origine, c'était la création d'une église nationale.

La conséquence inévitable se déduit d'elle-même: c'était le schisme. Voilà, en raccourci, pour celui qui a étudié le passé, l'histoire simple et vraie du gallicanisme. A-t-on jamais songé sérieusement à introduire ici de pareilles doctrines? Nous espérons que non. Ce ne pourrait être que l'œuvre d'esprits dévoyés ou malhonnêtes, se faisant les instruments dociles ou pervers des librepenseurs.

Dans un pays où l'autorité souveraine est protestante et dont la population la plus nombreuse professe un culte différent du nôtre, l'intérêt et le simple bon sens, à part les considérations toutes puissantes de foi et de dogme, nous montrent et nous font sauter aux yeux l'absurdité de doctrines menant droit aux églises nationales et aux schismes.

Les catholiques des Etats-Unis et de l'Angleterre sont une vivante démonstration de cette vérité: c'est là en effet qu'on trouve le clergé le plus ultramontain.

Mais il y a ultramontain et ultramontain; nous comprenons le mot dans son acception la plus large, dans son acception naturelle et logique. Sont ultramontains ou vraiment catholiques ceux qui marchent humblement avec Rome en tout ce qui regarde la foi, le dogme, la morale, ceux qui, en un mot, acceptent et pratiquent tout ce qu'ordonne et commande le Pape en tant que chef de l'Eglise.

Nous ne pouvons, toutefois, aller aussi loin que ceux qui, sous prétexte de nous ramener à la pureté de la doctrine, accusent le pouvoir civil d'empiétements criminels